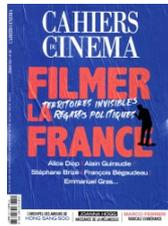


Famille du média : **Médias spécialisés grand public**  
 Périodicité : **Mensuelle**  
 Audience : **450000**  
 Sujet du média : **Culture/Divertissement**  
**Cinéma, Jeux vidéo**



Edition : **Fevrier 2022 P.80-81**  
 Journalistes : **Elisabeth Lequeret**  
 Nombre de mots : **1064**

**JOURNAL**



Samba Traoré d'Idrissa Ouedraogo (1992).

**RÉTROSPECTIVE.** Le **Forum** des images propose de parcourir soixante-six ans d'histoire du cinéma africain en 126 films: une « *anthologie subjective* », signée par deux programmatrices également cinéastes.

**Afrique 66**

« **S**oixante canaux et vingt-quatre pistes ! », s'exclame Jamie, entre émerveillement et terreur, pénétrant dans le studio où il espère enregistrer son premier disque. À l'image du héros de *Rage* (1999), le spectateur, à l'orée de la jungle de Tigritudes, se sentira intimidé par la multiplicité des possibles que lui fait miroiter la programmation. Concoctée par les cinéastes Dyana Gaye et Valérie Osouf, cette « anthologie subjective » du cinéma panafricain a de quoi donner le tournis. Fictions et documentaires, courts et longs métrages en provenance de quarante pays d'Afrique y retracent soixante-six ans d'histoire du cinéma depuis 1956, année qui, à commencer par le Soudan, le Maroc et la Tunisie, inaugure la grande vague d'indépendances qu'a connue l'Afrique jusqu'en 1962. Le titre du cycle s'inspire d'une citation du Nobel de littérature nigérian Wole Soyinka, boutade et féroce pique anti-Senghor

(inspirateur du mouvement de la Négritude): « Le tigre ne proclame pas sa tigritude, il bondit sur sa proie et la dévore. » C'est avec un semblable appétit que l'on s'aventurera dans la masse compacte d'une rétrospective où se côtoient des films importants distribués ces dix dernières années (*Sur la planche* de Leïla Kilani, 2011, *Félicité* d'Alain Gomis) ou revus récemment (dont ceux de Sarah Maldoror, voir *Cahiers* n° 766), belles découvertes et chefs-d'œuvre certifiés des cinémas d'Afrique et de la diaspora.

Premier long métrage du Nigérian Newton Aduaka, *Rage* suit le périple, en banlieue londonienne, de trois rappeurs: le métis Jamie, et ses amis T. et G. Où trouver l'argent nécessaire pour financer l'album? Jusqu'au-boutiste et sujet à d'incontrôlables crises de colère, *Rage* propose de cambrioler les parents blancs et aisés de T., initiative qui fera exploser le trio. Revoir aujourd'hui ce film

urbain considéré comme violent à sa sortie permet d'apprécier ses zones d'ombre et de douceur: ce portrait sensible d'un jeune de la *lower middle class* n'élude ni le racisme, ni les violences policières, mais il s'arrête volontiers sur le reste: l'affection du personnage pour un vieux rasta, une pyjama party en famille devant la télé, moments précieux qui le déroutent du virilisme programmé du film de banlieue.

*Samba Traoré* (Idrissa Ouedraogo, 1992) transpose quant à lui le film noir en plein Sahel. Après avoir braqué une

station-service, Samba retourne, magot en poche, au village. Mais rien ne se passe comme prévu: comme *La Griffes du passé* de Jacques Tourneur, l'une des références du film, c'est une rédemption impossible que raconte Ouedraogo. Après un conte initiatique (*Yaaba*) et une épure aux allures de tragédie grecque (*Tilai*), il filme l'innocence perdue dans un récit qui file vite et droit. Ce beau film gagne à être (re)vu, et d'autant plus que son auteur fut à l'époque vivement critiqué pour avoir osé (!) se frotter au polar américain.

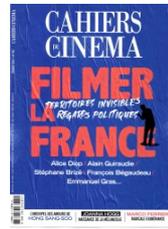
**Révoltes plurielles**

Dans la génération précédente, celle qui suivit les Indépendances, un trio se détache, trois faux frères unis par leur esprit de révolte, mais situés aux antipodes les uns des autres par leur sensibilité: Ousmane Sembene et Med Hondo d'un côté, leur cadet Souleymane Cissé de l'autre. Formés intellectuellement par le PCF, les deux premiers privilégieront satire et brûlot pour tirer à boulets rouges, entre autres sur le colonisateur. Pour avoir raconté la révolte des femmes dans un village de Casamance et leur refus de payer l'impôt, *Emitai* (1971) fut censuré cinq ans. *Polisario, un peuple en armes* (1978), le documentaire de Med Hondo, ne fait pas mystère de



Polisario, un peuple en armes de Med Hondo (1978).





**JOURNAL**



*Nofinofy* de Michaël Andrianaly (2019).

son indignation. Des trois, Cissé est le seul à ne jamais dissocier l'énergie de la révolte de celle des corps adolescents. *Finyè (Le Vent, 1982)* porte ce principe à son sommet d'incandescence pour raconter l'histoire d'amour impossible entre une fille de notable et un étudiant révolutionnaire.

*Muna Moto (1975)* du Camerounais Jean-Pierre Dikongué-Pipa transpose aussi *Roméo et Juliette* en terre africaine à travers l'affrontement d'un villageois et de son vieil oncle, l'un sans le sou, l'autre riche, pour la même femme – un motif que réinventera *Tilai* quinze ans plus tard. Inclassable, *Muna Moto* multiplie les registres : théâtre filmé, satire, monologue intérieur. Le film trouve sa beauté ailleurs, quand il oppose à la froide comptabilité de la dot (sacs de riz, caisses de whisky) la pure présence des corps adolescents, s'étreignant sur la plage ou dégustant en forêt quelques bâtons de manioc. À l'instar de *Muna Moto*, seul long métrage de Dikongué-Pipa, nombre de films brillent en astres solitaires dans la programmation, comme *Nahla* de Farouk Beloufa (1979), devenu culte pour toute une génération de jeunes cinéastes algériens, ou, dans une moindre mesure, *Lettre paysanne (1975)* de Safi Faye (lire l'entretien qu'elle a accordé aux *Cahiers* en 2018, n° 747).

Les décennies post-Indépendances ont nourri un cinéma de résistance et de combat, où le désir et la révolte brûlent souvent le récit par les deux

bouts. Vingt ans plus tard, on en est loin : les héros sont fatigués. Dans *Heremakono (Abderrahmane Sissako, 2002)*, Abdallah s'enlise dans les sables mauritaniens, largué dans son propre pays dont il ne parle pas la langue. Un sentiment d'irréalité persistant plane sur le personnage de *Bye Africa (Mahamat Saleh Haroun, 1999)* lorsqu'il rentre à N'Djamena pour y enterrer sa mère. L'Unheimlich freudien inquiète ces fictions où le familial est devenu le plus lointain. Ailleurs, bricolage, recyclage et résilience sont les motifs récurrents d'impeccables récits de survie. *Nofinofy* (de Michaël Andrianaly, 2019), l'une des plus belles découvertes du cycle, réinvente le monde entre les quatre murs d'une boutique de Tamatave, à Madagascar. Handicapé par une polio, Roméo, coiffeur de quartier, est expulsé de son beau salon «sur la grande rue» par la municipalité et contraint de se replier dans une bicoque de tôles et de carton, en plein bidonville. Il est pleinement conscient de sa déchéance, mais aussi des forces qui en sont responsables : au salon, édiles corrompus et clientélisme font le sel de toutes les conversations. Parviendra-t-il à se faire construire un salon en dur ? *Nofinofy* est construit comme un thriller, où le rêve modeste de l'un devient enjeu pour toute la communauté.

Elisabeth Lequeret

Tigritudes, Forum des images (Paris), jusqu'au 27 février. [www.forumdesimages.fr](http://www.forumdesimages.fr)

CINÉ-ARCHIVÉS

